courses et les aventures de David Tétu, le coureur de bois de la rive nord, on conviendra avec moi qu'il réalise bien l'idée qu'on se fait d'un forestier du temps passé, et qu'il en offre un type du meilleur crû.

II

David Tétu est natif de la paroisse de la Rivière-Ouelle, où il est né en 1829, d'une de nos meilleures familles canadiennes.

Dès son bas âge, il manifesta les goûts étranges qui devaient déterminer sa carrière d'aventures. Doué d'un esprit vif et à la fois insouciant, il préféra tout d'abord l'école buissonnière à celle de son village. S'il se formait une expédition dans les bois du voisinage, sur la rivière ou sur le fleuve, on était sûr que David Tétu était le premier à en faire partie.

Aussi habile dans tous les genres d'exercices qu'ingénieur dans toutes les sortes de travail, il faisait l'étonnement de ses camarades par ses tours de force autant que par les petits chefs-d'œuvre que son esprit inventif lui faisait exécuter.

L'art de la calligraphie est inné chez la famille Tétu ; aussi, n'est-il pas surprenant que David y ait excellé. Entre autres tours de force qu'il faisait avec sa plume, il dessinait admirablement, d'un seul trait, sur le papier, un oiseau au vol, avec ses ailes et sa queue étendues.

Un jour, pendant que le curé de la paroisse, un saint homme s'il en fût, mais pas précisément beau, faisait le catéchisme, dans la sacristie, notre gamin eut la fantaisie de crayonner son portrait sur une *peppermint*. La ressemblance était si frappante et l'idée si cocasse, que les voisins en éclatèrent de rire. Le bon curé ayant confisqué l'objet, ne put retenir lui-même son hilarité en reconnaissant son portrait dans ce médaillon d'un nouveau genre.

Patineur aussi souple qu'habile, il écrivait, avec ses patins, son nom sur la glace d'une façon aussi parfaite que s'il l'eût écrit de sa main.

On conçoit qu'avec de pareils goûts et de pareilles aptitudes, la vie de collègue ne pouvait guère convenir à notre futur coureur de bois. Aussi, lui advint-il de la quitter et de la reprendre autant de fois que le célèbre duc de Joyeuse

« ..... prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. »

Il fit d'abord quelques années d'études plus ou moins interrompues au collège de Sainte-Anne, puis je ne sais trop en quelle autre institution de Montréal.

Ce n'est pas que l'étude et le désir d'apprendre ne lui fussent agréables : son esprit curieux aimait à tout connaître ; mais la vie casanière des classes était pour lui plus lourde que le manteau de plomb inventé par Dante. Aussi, on comprend avec quel soulagement et quelle joie il le secoua de ses épaules en franchissant le seuil de sa dernière classe.

Il ne respirait à pleins poumons qu'au grand air des campagnes, dans un canot ou dans les bois, le fusil sur l'épaule, abattant canards, sarcelles et outardes. Car, depuis son enfance, David était devenu un tireur incomparable. Une de ses balles atteignait aussi bien la cervelle d'un marsouin apparaissant au loin à la surface des vagues que le plus petit gibier s'enfuyant à tire-d'ailes.

Le soir, à l'entre-chien et loup, quand le crépuscule achève et que les canards et les sarcelles viennent se poser dans les mares pour la nuit, la balle du jeune chasseur venait les atteindre, malgré l'obscurité, avec autant de précision qu'en pleine lumière.

Il n'arrivait jamais au toit paternel sans que sa gibecière fut remplie, soit de bécassines, de pluviers, de corbijeaux, de barges, soit de chevaliers, d'alouettes, de bernaches ou d'outardes.

Du reste, il tenait de race, car son père était un chasseur dont le nom est resté dans la mémoire des habitants de cette côte du fleuve.

Aussi grand et aussi fort qu'un grenadier ou qu'un highlander écossais, le père de David Tétu maniait, avec la même facilité qu'une plume, un fusil dont le calibre était si fort qu'un sou entraînait facilement dans l'ouverture du canon.

C'est avec cette arme que le père de David tua un jour au vol cinq outardes d'un seul coup. Or, David Tétu pouvait rendre des points à son père. Je n'en finis pas si je voulais citer toutes les prouesses et les prodiges d'habileté qu'il a faits, avec son fusil de chasse.

Peu de temps après sa sortie du collège, notre coureur de bois connaissait, comme le creux de sa main, la plupart des rivières et des cours d'eau des deux rivages du Saint-Laurent, en bas de Québec, aussi bien que les fleuves, les havres, les mouillages des environs. Il ne tarda pas à étendre ses courses au loin jusque dans les îles du golfe.

Aussi habile marin que chasseur intrépide et infatigable, il eut bientôt remonté plus ou moins la plupart des rivières des deux rivages du Saint-Laurent. Il n'est guère de capitaine de chaloupe, de goélette ou de navire de cette partie du pays qui ne connaisse pas David Tétu.

Notre voyageur est l'ami de tous les sauvages de ces régions : des Montagnais, des Naskapis, des Escoumins, des Betsiamites et même de bien des Esquimaux, dont

il sait manier les différents canots plus prestement que bien des enfants des bois. On l'a vu même debout, une perche à la main, dans un canot d'écorce, remonter des rapides, blancs comme neige, que d'autres canotiers n'osent affronter sans précaution.

Fait-il la rencontre de quelques chasseurs sauvages, il est sûr d'entendre leurs : Kouéi ! kouéi ! familiers, c'est-à-dire : bonjour ! bonjour ! par lesquels ils saluent leurs vieilles connaissances.

La science des langues indiennes, si difficile d'ordinaire aux blancs, n'offre aucun embarras pour l'esprit facile et pénétrant de David. Il converse aussi bien avec le Montagnais qu'avec le Naskapis, avec le Betsiamite qu'avec le Maléchite.

III

Les occupations auxquelles se livrait le père de David furent pour une large part dans la carrière d'aventures que celui-ci a suivie depuis plus de trente ans.

Marchand actif et entreprenant, M. Charles Tétu avait réalisé de beaux profits par la pêche aux marsouins, ce qui l'engagea à développer plus en grand cette branche d'industrie. Au lieu de se contenter de tendre des pêches aux marsouins avec de longues perches, comme cela se pratique à la Rivière-Ouelle et à l'Île-aux-Coudres, il inventa, avec son fils, un système de rets fort ingénieux, et qui lui réussit pendant quelques années. Il fallait, pour cela, étudier avec soin les mœurs et les habitudes des marsouins dans les différents endroits du fleuve qu'ils aiment à fréquenter.

Ce fut naturellement sur David que M. Charles Tétu se reposa pour ces travaux d'observation, et celui-ci s'en acquitta avec une sagacité de coup-d'œil qu'on eut ensuite l'occasion d'admirer.

Plusieurs essais furent tentés sur divers points de la côte du nord, mais l'endroit le plus favorable parut être la Pointe-à-la-Cariole, à peu de distance de l'embouchure du Saguenay, où un nombre considérable de marsouins furent capturés au moyen d'immenses filets.

On sait que M. Charles Tétu a été l'inventeur d'un système de corroyage et de tannage de peaux de marsouins dont le secret avait été perdu depuis un siècle et demi. Depuis ce temps, les peaux de ces énormes cétacés ont acquis une valeur qu'elles étaient loin d'avoir auparavant ; on en fait les chaussures les plus solides aussi bien que les plus délicates.

À l'exposition de Londres et à celle de Paris, M. Charles Tétu obtint une médaille d'honneur pour cette utile invention, dont le mérite est dû pour une large part à son fils.

David Tétu a toutes les qualités physiques et intellectuelles qui ont fait, dans le temps passé, les meilleurs coureurs de bois. Une taille superbe, six pieds au moins, avec charpente osseuse et larges épaules recouverte de muscles de fer. Il a des poignets et des jarrets d'acier.

Il n'a jamais connu un égal pour les marches et les fatigues. Pendant qu'il était gardien d'un des phares de l'île d'Anticosti, il trouvait tout naturel d'aller veiller chez le voisin qui ne demeurait qu'à trente milles de chez lui. « Ce n'est pas loin, disait-il tout simplement, le bord de la mer est tout d'un beau sable fin et dur ! »

En raquette, il a toujours fait céder tous les compagnons de voyage qu'il a rencontrés.

À ses étonnantes forces physiques, David joint une aménité de caractère et de figure non moins étonnante. Personne n'a jamais réussi à le faire fâcher, quoiqu'on ait essayé plus d'une fois d'y parvenir. Son visage est le reflet de cette imperturbable tranquillité d'âme.

Cette sérénité rayonne sur chacun de ses traits à la fois réguliers et arrondis, et particulièrement dans ses yeux d'un gris bleuâtre dont le regard, d'une douceur infinie, se perd plus volontiers dans les lointains horizons qu'habite sa pensée, qu'autour de lui. Quand il vous parle, on dirait que son esprit voyage dans les forêts ou sur les eaux, et qu'il a de la peine à le ramener à la conversation du moment.

On reconnaît bien, à ces quelques traits, les habitudes des coureurs de bois ; mais ce qui rend David supérieur à ses devanciers, c'est qu'il est doué d'un vrai génie d'invention. Il faudrait une étude pour énumérer les divers systèmes et toutes les machines dont il est le père ; il a même pris des brevets d'invention pour plus d'un procédé nouveau ou amélioré.

Entre autres systèmes qu'il a inventés ou perfectionnés, nous pouvons citer :

1^o. Un nouveau genre de rets, qu'il a essayé à la Pointe-aux-Orignaux, et qui se fermait et s'ouvrait au moyen d'un appareil particulier. Ce rets s'emplit un jour à rompre d'un nombre prodigieux de marsouins.

2^o. Une machine pour faire sécher la morue par le principe de la force centrifuge, et qui est maintenant en usage dans plusieurs endroits des États-Unis.

3^o. Plusieurs genres de rets pour la capture du saumon.

4^o. Un nouveau système pour manufacturer et clarifier l'huile de foie de morue.

5^o. Une machine pour hacher la graisse des marsouins avant de la faire fondre.

6^o. Un procédé secret pour la clarification de l'huile de marsouin.

7^o. Le canot poisson à double queue, qui se meut à

la main ou à la vapeur, et sur lequel notre nautonnier a fait, paraît-il, un trajet de cinq cents milles.

On doit aussi à David Tétu la découverte d'une mine d'étain qu'il se propose de faire exploiter.

Son génie d'invention est intarissable, mais notre homme a bien le soin de ne jamais profiter de ses procédés et de laisser cet avantage aux autres. Car il est aussi désintéressé qu'ingénieur et inventif.

(A suivre.)

LES MULES EN AMÉRIQUE

Parmi les fermiers américains, il y en a peu qui savent quelle profonde gratitude ils doivent à George Washington pour l'introduction des mules pour les travaux sur les fermes.

Avant 1783, il y en avait très peu, et elles étaient si médiocres que les fermiers leur préférèrent de beaucoup les chevaux pour tous leurs travaux. Par conséquent, on ne s'occupait pas d'en augmenter le nombre ; mais Washington apprit que les planteurs du Sud surtout retireraient un grand avantage de l'introduction des mules dans le pays, parce qu'elles sont moins sujettes à contracter diverses maladies, qu'elles vivent plus longtemps, ont besoin de moins de nourriture et sont moins exposées à être perdues par la négligence des serviteurs que les chevaux.

Aussitôt qu'il fût connu en Europe que l'illustre Washington voulait mettre des mules sur son domaine de Mount Vernon, le roi d'Espagne lui en envoya trois de ses écuries royales, et Lafayette lui en envoya un couple de l'île de Malte. Il nomma un de ces animaux *Royal Gift*, et l'autre *Knight of Malta*. Le général en fit la souche d'une magnifique espèce de mules, et ce fut bientôt à qui en posséderait de semblables. Et maintenant, après plus de soixante-dix ans, nous en voyons la troisième et la quatrième génération en Virginie, et dans toutes les terres cultivées des États du Sud on reconnaît les bienfaits qui sont résultés de leur introduction dans la contrée.

Décidément les femmes ont envie de porter la culotte.

Non plus seulement la culotte au figuré, ce qu'elles font depuis si longtemps, mais encore la culotte au propre.

Déjà nous avons signalé la tentative qui se faisait en Angleterre. On parle maintenant, pour la France d'une expérience analogue.

Ces dames, pour la villégiature porteront un veston avec gilet boutonné, culotte et bottes molles.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais j'aime bien que la femme reste femme, reste toujours femme, rien que femme.

Echanger un baiser avec un être qui a des bottes, Bastien... pouah !

Scène conjugale :

Madame accable son mari de reproches. Il est sans attention pour elle, il lui refuse tout, il n'est aimable que pour les autres.

Enfin, au comble de l'exaspération, elle s'écrie :

—Où, tu me préfères jusqu'à tes bêtes. Tiens, encore la semaine dernière, quand Loulou est mort, tu l'as fait empailer.

—Mais, ma chère amie...

—Il n'y a pas de mais ; je suis sûre que tu n'en aurais pas fait autant pour moi !

Entre concierges :

—Eh bien ! ma pauvre dame Pidoux, votre mari va-t-il mieux ?

—Ne m'en parlez pas !... le médecin dit qu'il a mal aux *pyrénées* et qu'il faut lui mettre des cataplasmes *humiliants*...

À l'audience :

Le président à un témoin :

—Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

L'un des avocats, bas à son confrère :

—Hein ! si l'on en exigeait autant de nous !

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester